

La Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XXI

Québec, 31 octobre 1908

No 12

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 177. — Les Quarante-Heures de la semaine, 177. — Assurance mutuelle des Fabriques, 178. — Apostolat de la Prière, 178. — Notes diocésaines, 180. — « Nous avons un curé, » 181. — Indulgences nouvelles, 182. — La santé de Pie X, 182. — Le miracle de Holywell, 183. — Nous sommes quittes, 189. — Bibliographie, 190.

Calendrier

— o —

1	DIM.	b	XXI apr. la Pent. et 1er Nov. TOUSSAINT. 1 cl. avec oct. <i>Kyr.</i> royal. II Vêp., mém. du dim. Vêp. des Morts, ant. doublées.
2	Lundi	n	Commemoration des Morts. Absoute.
3	Mardi	fb	De l'octave.
4	Merc.	b	S. Charles Borromée, évêque et confesseur
5	Jeu	fb	} De l'octave.
6	Vend.	fb	
7	Samd.	fb	

Les Quarante-Heures de la semaine

1^{er} novembre, Asile Saint-Michel. — 3, Saint-Philémon. —
4, Saint-Charles. — 5, Charlesbourg. — 6, Kamouraska.

Assurance mutuelle des Fabriques

— o —

Les Fabriques qui n'ont pas encore payé la dernière répartition sont priées de le faire au plus tôt. Celles qui n'ont pas payé l'avant-dernière — et il y en a — sont invitées encore plus cordialement.

H. T.

Apostolat de la Prière

— o —

Intention générale pour novembre 1908: *Le culte des saints.*

I. Honorer les saints, c'est glorifier Dieu lui-même, qui a fait les saints. Il les a, pour ainsi dire, composés pièce à pièce de ses dons; sa grâce les a conduits par les droits et raides sentiers de la justice. Ils sont les chefs-d'œuvre de la puissance, de la miséricorde et de la bonté divine. Dieu est le bien parfait; il n'y a de beau et de bon que ce qui lui ressemble; et rien ni personne ne reflète mieux que la sainteté créée, la bonté et la beauté créées. Par le culte que nous rendons aux saints, nous proclamons cette vérité, et nous reconnaissons l'excellence de Dieu, qui seul fait et fait faire de grandes choses.

II. Honorer les saints, c'est leur payer le juste tribut de notre reconnaissance. C'est par eux que nous a été infusée la vie surnaturelle et cette sève de christianisme qui nous pénètre, souvent à notre insu, jusqu'au plus profond de nos habitudes et de notre nature.

On parle aujourd'hui beaucoup d'hérédité et de tradition. On reconnaît que les hommes ne sont pas dispersés par le monde comme une poussière sans cohésion, comme des grains de sable que le torrent de la vie roule et entrechoque sans les unir jamais. Non, chacune des générations humaines est liée à celle qui la précède comme à celle qui la suit. L'homme naît de l'homme, l'homme est formé, élevé par l'homme, et nous valons ce que valent nos maîtres. Nos meilleurs maîtres furent les saints. Il nous ont enseignés en paroles et en œuvres, par

leur vie et surtout par leur mort. Après des siècles, nous bénéficions des saintes institutions qu'ils ont fondées.

III. L'Église nous presse d'honorer les saints. Elle est grande, la place qu'elle fait à leur culte dans la sainte liturgie. Fêtes, sanctuaires, pèlerinages, etc., attestent combien ce culte a été jadis et reste encore populaire. — Étudions leurs vies un peu comme elles ont été vécues : avec un grand esprit de foi, d'amour de Dieu et du prochain, de pénitence et d'humilité. Ne jugeons pas trop vite les saints ! la sainteté voisine avec le mystère, et la vraie sagesse, celle de la croix, prend souvent les dehors de ce que le monde appelle folie.

IV. Imitons surtout les saints : c'est la vraie manière de les honorer. On parle de la contagion du vice ; elle n'est que trop réelle ; mais il y a aussi, Dieu merci, la contagion du bien. Laissons-nous entraîner par les exemples des saints ; ne craignons pas d'avoir beaucoup d'ambition surnaturelle. Les saints ont été des hommes *logiques* : mettons de la logique dans notre vie ; ce que nous méprisons et condamnons, n'affectons pas de l'estimer et de le pratiquer. Que si nous nous sentons sans force et sans vertu, rappelons-nous que les saints ont été des *hommes*, pétris de la même boue que nous, sujets aux mêmes faiblesses, aux mêmes épreuves, et souvent aux mêmes chutes ; mais ils ne se sont jamais découragés. Comme eux, soyons fidèles ; relevons-nous après chaque chute et reprenons notre croix comme ils l'ont fait, à la suite de Jésus-Christ : nous aurons part à l'honneur dans la mesure où nous aurons pris part à la peine.

OFFRANDE QUOTIDIENNE PENDANT CE MOIS

Divin Cœur de Jésus, je vous offre par le Cœur immaculé de Marie les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, pour que tous les hommes cherchent dans les saints leurs protecteurs et leurs modèles.

Résolution apostolique : Honorer et imiter spécialement notre saint patron.

Notes diocésaines

— o —

— S. G. Mgr l'Archevêque devait quitter Lincoln, Neb., samedi dernier, pour revenir au Canada. Sa Grandeur, après s'être arrêtée à Chicago et à Détroit, était attendue à Québec l'un des derniers jours de cette semaine.

— S. G. Mgr l'Auxiliaire, qui a passé le dimanche à Saint-Augustin, y a fait aux offices paroissiaux des prédications sur la Tempérance.

— Mardi, le 20 octobre, les gymnastes canadiens-français, de Montréal, qui viennent de remporter le premier prix, au Vatican, dans un concours international qui s'est tenu en présence du Saint-Père, ont passé la journée à Québec, à se faire fêter par nos associations militaires et sportives. Ces clubs et sociétés les ont conduits, le soir, après une parade à travers la ville, à l'église Saint-Jean-Baptiste, où S. G. Mgr Roy a prononcé une allocution de circonstance. Un salut solennel du Saint-Sacrement a terminé la cérémonie.

— Ces jours derniers, le R. P. Morice, O. M. I., a fait des recherches prolongées dans les archives de l'Archevêché, en vue de l'histoire de l'Église de l'Ouest canadien qu'il prépare en ce moment, et qui sera publiée en même temps en Europe et en Amérique, dans les langues française, anglaise et allemande.

Comme on sait, le Révérend Père est déjà l'auteur d'une *Histoire de la Colombie-Britannique* très estimée, et d'un *Dictionnaire des Canadiens de l'Ouest*.

Le P. Morice est récemment arrivé de Vienne, Autriche, où il a assisté au Congrès des Américanistes. Il nous dit qu'il était seul avec un autre ecclésiastique pour représenter le clergé à ces réunions scientifiques. Nos lecteurs se rappellent bien que, à la session de ce Congrès tenue à Québec en 1906, un grand nombre de membres des clergés séculier et régulier assistèrent aux séances, et que plusieurs d'entre eux présentèrent des travaux ou prirent part aux discussions.

— † † † † —

« Nous avons un curé ! »

— o —

Monsieur le Directeur,

Le 11 de ce mois était fête de première classe pour les habitants de Saint-Hilaire de Dorset, comté de Beauce. Dès huit heures du matin, la foule remplissait déjà la petite chapelle, attendant l'heure de la grand'messe. A neuf heures et demie, grâce au concours d'un bon nombre de fidèles venus des paroisses environnantes, le petit temple était littéralement bondé. La joie, l'enthousiasme même, on le sentait bien, débordaient de tous les cœurs, se manifestaient par l'entrain avec lequel les chœurs nombreux de jeunes et vigoureuses voix firent les frais du chant.

Cette joie était bien légitime, sans doute : premier sacrifice eucharistique pour les fidèles de Saint-Hilaire ; premier séjour permanent du bon Dieu au milieu d'eux ; première bénédiction du Saint-Sacrement. Mais l'aliment principal de cette allégresse était ces mots qui s'échappaient de toutes les lèvres : « Nous avons un curé ! »

Saint-Hilaire n'est pas nouveau : il existe depuis cinquante ans. Situé dans le canton de Dorset, seigneurie des MM. Breakey, il est habité par une cinquantaine de colons qui, grâce à leur énergique persévérance, y ont acquis une honnête aisance. On retrouve à leur foyer l'antique politesse et l'honnêteté de nos pères.

Ce canton était jusqu'à présent attaché à Saint-Evariste. Le Révérend M. N. Proulx, curé de cette paroisse, venait y donner la mission, une fois par mois, sur semaine. Malgré cela, et en dépit de la distance, neuf milles en moyenne, ces gens manquaient rarement les offices du dimanche et s'approchaient des sacrements d'une manière très régulière.

Avoir un curé, tel était le désir de tous. Depuis vingt ans, ce rêve, si légitime pour des cœurs chrétiens, s'exhalait sur un mode de plus en plus énergique. Plus d'une tête blanche est partie pour l'autre monde, regrettant de n'avoir pu voir un clocher élevé sur le théâtre de leurs labeurs. Par malheur, les frais du culte eussent été une tâche trop lourde pour eux.

Aujourd'hui, l'heure de la Providence semble avoir sonné.

MM. Breakey sont disposés à concéder, au profit de la colonisation, une partie de leurs propriétés, qui sont très propres à la culture. Si notre espoir n'est pas déçu, Saint-Hilaire va se développer rapidement. Ce sera un bonheur et une récompense pour ses héroïques pionniers.

Comme preuve tangible de leur satisfaction, les paroissiens ont remis à leur nouveau curé la jolie somme de 75 piastres, pour l'organisation du culte.

L.-H. CARRIER, ptre.

Indulgences nouvelles

1. Celui qui fait une genuflection devant le Saint Sacrement enfermé au Tabernacle, en disant : « *Jésus, mon Dieu, je vous adore ici présent dans le Sacrement de votre amour* », gagne 100 jours d'indulgence, chaque fois ;

2. Celui qui fait la genuflection à deux genoux devant le Saint Sacrement solennellement exposé, en disant la même prière, 300 jours, chaque fois ;

3. Celui qui pose un acte extérieur de respect en passant devant une église ou un oratoire où se trouve le Saint Sacrement, 100 jours chaque fois. (*Pie X*, 28 juin 1908.)

La santé de Pie X

M. Saccardo, un journaliste vénitien qui, depuis vingt ans, a la confiance du Saint-Père, a eu l'honneur de le voir dernièrement. Voici ce qu'il dit de l'état de santé de Pie X :

« Il donne l'impression d'un homme dans toute la fleur de l'existence. A part les cheveux blancs, on ne dirait pas que 73 ans pèsent sur ses épaules. Tête droite, pas vif, rapide, regard clair, plein de vie, la voix forte, sans défaillance, la conversation animée, pétillante, aiguisée d'un esprit toujours en éveil, nourrie par la formidable mémoire qui est une des principales caractéristiques de Sa Sainteté.

« Cette vigueur, du reste, le Pape la déploie, sans pouvoir se fatiguer, au cours de ses laborieuses journées, qui vont de 5 heures du matin jusque bien tard dans la soirée. Jamais un moment de relâche ; le singulier, c'est que sa figure ne porte jamais trace de lassitude. »

Le miracle de Holywell

— o —

GUÉRISON ÉCLATANTE D'UN PARALYTIQUE PROTESTANT

Pour donner suite à l'article si intéressant publié dans l'avant-dernier numéro de la *Semaine religieuse de Québec*, intitulé « la conversion de l'Angleterre », je me permets, M. le directeur, de vous communiquer le récit suivant d'une guérison merveilleuse arrivée tout récemment en ce pays, le 8 juillet 1908.

Par une singulière disposition de la divine Providence, ce prodige nouveau, au lieu de s'opérer parmi les catholiques, s'est produit au sein d'une famille protestante, vivant dans un milieu entièrement protestant.

On sait qu'il existe en Angleterre, à Holywell, dans le comté de Flint, une source miraculeuse, appelée le Puits de Sainte-Winifrède. Des faits authentiques, remontant à la fin du XI^e siècle, et qui se continuent sans interruption jusqu'à nos jours, attestent que cette source a toujours été regardée comme merveilleuse.

On trouve sur ce point, dans les Bollandistes, à l'article consacré à sainte Winifrède, les détails les plus intéressants.

Ces détails sont illustrés par deux belles gravures.

L'une nous montre l'extérieur de l'église élevée en l'honneur de la Sainte ; et l'autre, l'intérieur de l'édifice avec la fontaine elle-même, entourée d'une élégante colonnade décorée de gracieuses baies ogivales.

Ce lieu de pèlerinage est aujourd'hui confié à la garde des révérends Pères Jésuites.

Or, c'est à cette source, si renommée, que s'est opérée tout dernièrement la guérison surprenante qui attire l'attention de la presse, en Angleterre.

Le *London Catholic News* nous en donne le récit, dans son numéro du 25 juillet dernier.

Nous reproduisons l'article *in extenso*, espérant qu'il ne sera pas sans intérêt pour le lecteur.

« Dans notre dernière édition, dit ce journal, nous avons donné un exposé succinct de la guérison de M. Daniel Maddock, employé dans les mines, demeurant dans la rue Booth

à Wereton, Audley, comté de Stafford, lequel, ayant souffert de paralysie pendant près de cinq ans et demi, a recouvré l'usage de ses jambes, après s'être plongé, dans le Puits de Sainte-Winifrède, mercredi, le 8 juillet dernier (1908.)

Samedi, l'un de nos reporters s'est rendu à Holywell et a pu obtenir une entrevue avec M. Maddock. Il a constaté que ce dernier, quel qu'ait été antérieurement l'état de sa santé, n'était plus impotent, ni perclus, puisqu'il se promenait en dehors de son hôtel, lorsque notre correspondant s'y est présenté pour lui faire une visite.

Peu après, M. Maddock rentrait, accompagné de sa femme, tous deux exultant de joie et de reconnaissance au souvenir du grand prodige opéré en leur faveur.

La conversation qui s'ensuivit a mis en lumière un trait remarquable dans la guérison de M. Maddock. Ni lui, ni aucun des membres de sa famille, n'est catholique ; et c'est grâce à la bienveillance du pasteur protestant d'Audley et à celle d'autres personnes également protestantes, que M. Maddock a pu entreprendre le pèlerinage au Puits de Sainte-Winifrède.

— Dans notre village, dit-il, tout le monde est protestant. Quelques-uns vont à l'église paroissiale, les autres fréquentent les différentes chapelles dissidentes de la localité ; mais je n'ai jamais entendu dire qu'il y eût un seul catholique parmi nous. Il n'y a ni prêtre ni église catholique, à Wereton : la plus proche de ces églises est à Newcastle *under Lyme*, à six ou huit milles d'ici. . .

— C'est à raison de leur foi que les catholiques vont à Holywell, remarqua notre correspondant ; mais, quant à vous, qu'est-ce qui a pu vous porter à venir à Holywell ?

— C'est la confiance qui m'a amené ici, a-t-il répondu.

Il y a environ quatre ans, j'avais lu dans les journaux qu'un homme du nom de Harrison y avait été guéri, et que peu de temps après un petit garçon avait également obtenu sa guérison en cet endroit. Alors, je pensai que ce qui était arrivé aux autres pourrait bien aussi m'arriver à moi-même ; et, au mois de novembre de cette année-là, je suis venu me baigner au Puits, mais sans aucun résultat.

Au mois de juillet, l'année suivante, j'y suis venu de nouveau, et après m'être baigné, j'ai ressenti un léger soulagement.

Mais comme je m'étais mis dans l'esprit que je devais être complètement guéri, ce fut avec un véritable brisement de cœur que je dus retourner à Audley, en rapportant mes béquilles.

Depuis cette époque, j'avais toujours espéré, chaque année, pouvoir revenir à Holywell ; mais la violence de ma longue maladie m'avait toujours empêché de recueillir les fonds nécessaires pour entreprendre le voyage, lorsque, cette année, notre pasteur M. Paulli et madame Paulli son épouse, et quelques autres amis, sont venus à mon secours.

— Partageaient-ils votre foi ?

— Je ne voudrais pas dire cela. Ils croyaient qu'un changement me ferait du bien : mais je suis à peu près sûr qu'ils ne pensaient pas que je fusse jamais en état de marcher de nouveau. »

Quand on lui demanda comment il était devenu paralysé, M. Maddock répondit :

— Je suis boulanger de mon métier. Il y a environ six ans, l'ouvrage manqua à Audley, où les affaires allaient très mal. J'aurais pu trouver de l'emploi ailleurs, mais je ne me souciais point de quitter le village, vu que ma femme était malade. Aussi me décidai-je d'aller travailler dans les mines de charbon de Hapedale. Il y avait six ou sept mois que j'étais employé en cet endroit, lorsqu'un jour il se fit un éboulis de pièces de bois là où je me trouvais en compagnie d'un autre mineur. Celui-ci échappa sain et sauf ; mais quant à moi, je reçus un coup si violent sur l'épine dorsale, que pendant cinq ans et quatre mois je devins invalide, impotent, incapable de me remuer sans l'aide de quelqu'un. Ce fut une époque terriblement pénible pour ma femme ; elle dut me soigner comme on soigne un petit enfant. Il lui fallait absolument me supporter quand je voulais soit me lever, soit me coucher ; c'est elle qui m'installait dans une voiture de malade, pour me permettre de sortir et de prendre un peu d'air ; en un mot, elle était obligée de m'aider en toute chose.

— Mais vous ne dites rien des médecins . . .

— Ils firent tout ce qu'ils purent, mais sans aucun succès. Mes deux jambes étaient tout à fait malades, mais la gauche était devenue absolument sans force ; et il me fallait littéralement la

traîner à la suite de l'autre quand j'essayais de marcher clopin-clopant, tout en me servant de mes béquilles.

Maintenant, Dieu merci, j'en ai fini avec elles ; je les ai laissées à la chapelle près du Puits.

Bien que je me sente encore parfois faible et nerveux, je prends chaque jour de nouvelles forces, et, comme vous le voyez, je puis marcher, en me servant de cette canne. Il m'est une fois seulement, depuis le 8 juillet dernier, venu à la pensée que je pourrais avoir besoin de mes béquilles.

— Quelles ont été les circonstances qui ont accompagné votre guérison ?

— Lundi, 6 juillet, je suis venu à Holywell, traînant ma jambe après moi.

Mardi j'assistai au service religieux, célébré au Puits, et je m'y baignai.

Mercredi, j'y retournai encore.

— Oui, interrompit alors madame Maddock, je m'opposais à ce qu'il y allât ce jour-là, parce qu'il pleuvait ; mais il le voulait à tout prix ; et notre petit garçon, qui n'avait jamais encore été au Puits, désirait s'y rendre avec lui.

Je m'étais assise près d'une fenêtre, pour guetter leur retour, lorsque l'enfant monta l'escalier à la course en s'écriant que son père était guéri.

Ma surprise fut si grande qu'elle j'en devins malade.

M. Maddock, continuant son récit, ajouta :

— Lorsque je me plongeai dans le Puits, mercredi dernier, une sensation particulière, sensation qu'il m'est impossible de décrire, s'empara de moi. En sortant de l'eau, je m'aperçus que je pouvais me passer de mes béquilles : mais en les mettant de côté, je me trouvai faible comme un enfant qui n'a pas encore appris à marcher ; et je dus être supporté, jusqu'au moment où je pus trouver le moyen de me servir de mes pieds, lesquels depuis si longtemps n'avaient été plus qu'inutiles. Mon petit garçon, tout stupéfait, se mit à pleurer ; et pendant qu'au Puits la foule m'entourait, remerciant Dieu et me félicitant, mon enfant courut à l'hôtel raconter à sa mère ce qui venait de m'arriver.

Je le suivis, ajouta M. Maddock, et jamais je n'oublierai les prières d'actions de grâces qui eurent lieu à la maison. Tous

ceux qui y prirent part étaient catholiques, nous étions les trois seuls protestants. L'excitation causée par ma guérison et l'empressement de la foule me fatiguèrent tellement que je dus prendre le lit ; mais je fus capable de m'y étendre sans aucune assistance, chose que je n'avais pas faite depuis plus de cinq ans.

— — —
Cette guérison a produit une excitation intense à Holywell et dans Audlèy. Lorsque les parents de M. Maddock apprirent qu'il était capable de marcher, ils refusèrent de donner crédit à cette nouvelle et plusieurs d'entre eux se sont rendus au pays de Galles pour s'assurer eux-mêmes du fait. Ils en sont revenus entièrement convaincus de la réalité de sa guérison.

Un grand nombre de personnes en pèlerinage au Puits de Sainte-Winifrède sont allées voir M. Maddock pour obtenir des détails sur ce fait miraculeux. Ils l'ont ensuite publié partout, en Angleterre et en Ecosse.

— Je suis heureux, dit encore M. Maddock à notre reporter, que ma guérison reçoive une aussi grande publicité que celle que vous voulez lui donner ; parce qu'en parvenant à la connaissance de plusieurs autres pauvres infortunés qui souffrent aujourd'hui, comme autrefois j'ai souffert moi-même, elle leur inspirera le courage et la confiance de venir, eux aussi à Holywell et d'y être récompensé, comme je l'ai été.

— — —
On ne saurait nier que la divine Providence multiplie de plus en plus ses grâces et ses dons, pour ramener au centre de l'unité catholique nos frères séparés, soit en Angleterre, soit dans les autres pays protestants.

Comme le disait naguère l'immortel Newman, dans son célèbre discours intitulé, *The second spring*, un nouveau printemps s'est levé sur la race anglo-saxonne, dispersée sur tous les points de l'univers.

Un souffle d'en haut passe aujourd'hui sur elle. L'Esprit Saint vient vivifier et ranimer, dans un grand nombre d'âmes assoiffées de vérité, les germes latents de la Foi que possédaient leurs pères : germes précieux que ni l'esprit du mal, ni la rage trois fois séculaire de la Réforme n'ont pu étouffer.

Et Léon XIII, d'illustre mémoire, saisissant dans tout son

ensemble la portée du grand mouvement d'Oxford, créé par le célèbre Oratorien, n'hésita pas, malgré la plus vive opposition, à nommer Newman cardinal de la sainte Église.

Aussi cette nomination fit éclater, dans toute la nation anglaise, le plus vif enthousiasme et la plus profonde admiration pour la personne du Pape.

Mais cet enthousiasme et cette admiration firent place à la stupeur et à la consternation, quand, quelques années après, ce même Léon XIII, n'hésita pas davantage à porter son jugement définitif et à proclamer l'invalidité des ordres anglicans.

On entendit alors, des hommes honnêtes et dévoués à la cause de la réunion de l'Église d'Angleterre à l'Église catholique romaine, à la tête desquels se trouvait Lord Halifax, dire hautement que le pape ne désirait pas sincèrement cette réunion.

Mais Léon XIII apparut plus impassible que jamais.

Comme représentant infaillible de notre divin Sauveur sur la terre, il avait élevé la voix pour défendre les droits et les intérêts de l'Église, et l'intégrité de la doctrine catholique ; puis il se souvint qu'il était en outre le père commun des fidèles, et il sut trouver dans son cœur des accents d'une tendresse ineffable pour bénir et encourager ses enfants et ceux-là mêmes qui ne lui étaient pas encore soumis.

Le grand pape redoubla ses prières afin d'accélérer leur retour au centre de l'unité.

Cette fois, il eut recours à la Reine du ciel, et composa lui-même la belle prière suivante, qu'il enrichit de nombreuses indulgences :

PRIÈRE DE LÉON XIII

POUR LES ANGLAIS NOS FRÈRES

O bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu et notre très bonne Reine et Mère, jetez un regard de miséricorde sur l'Angleterre, votre *Dot*, et sur tous ceux qui ont en vous une grande espérance et une grande confiance. C'est par vous que Jésus notre Sauveur et notre espérance a été donné au monde, et il vous a donnée à nous, pour que notre espérance soit plus vive encore.

Priez pour vos enfants, pour ceux que vous avez reçus et acceptés comme tels auprès de la croix. Oh ! Mère, pleine de douleurs, intercédez pour nos frères séparés afin qu'avec nous, dans le seul troupeau vérita-

ble, ils puissent être unis au suprême Pasteur et vicaire de votre Fils. Priez pour nous tous, Mère chérie, pour que, par une foi féconde en bonnes œuvres, nous méritions tous de voir et de louer Dieu avec vous, dans votre demeure céleste.

Rome, 14 avril 1895.

LÉON XIII, Pape.

Nous ne saurions trop insister auprès des lecteurs de la *Semaine religieuse* de Québec pour leur demander de répandre cette belle prière parmi les fidèles. Comment pourrions-nous, en effet, demeurer sourds à l'appel du Souverain Pontife et à celui de nos frères séparés eux-mêmes ?

« Priez pour nous, s'écriait dernièrement l'un d'entre eux, afin que par l'aide de la Mère de Dieu, conçue Immaculée, et celui des nombreux saints enchâssés dans notre pays, et aussi par la vertu du saint Rosaire, le destructeur de l'hérésie, nous puissions ramener notre pays à la foi dont il a été privé par force et par ruse. » (1)

Oui, leur répondrons-nous, oui nous faisons des vœux et nous continuons de prier afin que le mouvement vers Rome s'accélère de plus en plus.

Quelle joie, si le Congrès eucharistique de Londres pouvait être le prélude de ce grand acte : le retour de l'Angleterre à l'unité catholique !

R.-E. CASGRAIN, ptre.

Nous sommes quittes !

Un jour, un prêtre de Paris, Mgr Dulong de Rosnay, travaillait avec soin un discours qui devait peut-être établir sa réputation d'orateur. . . Dans la rue, passait un enfant criant le refrain du ramoneur. On le fit entrer.

L'enfant monta dans la suie et la fumée, reudit en haut un couplet de sa chanson, et reparut couvert de sueur et de poussière noire près du bureau de l'homme au discours : « C'est dix sous, Monsieur. . . — Tiens, les voilà, nous sommes quittes. . . » Et l'enfant s'en alla.

Mais en reprenant la plume, une sorte de main de fer saisit

(1) Voir avant-dernier No de la *Semaine religieuse*.

le cœur du prêtre ; elle l'étreignit comme fait le remords. « Quittes ? Comment, quittes ? Mais ce petit est-il une machine ? N'est-ce pas une âme, une âme immortelle ? est-ce qu'elle ne vaut pas tout le sang du Christ ? »

Il bondit à ce reproche, rappelle l'enfant, l'interroge sur Dieu, sur sa mère, sur le catéchisme et la première communion ; il n'y avait ni catéchisme, ni première communion. Mais tous deux parurent se reconnaître.

L'enfant enlaçait le prêtre d'un de ses longs regards pleins de curiosité et d'espoir. Que va-t-il donc se passer ? Il se passa que le petit fut instruit, que deux mois après, dans une chapelle silencieuse, le prêtre, revêtu de l'ornement des fêtes, déposait, sur les lèvres bien pures du pauvre enfant, le pain qui fait les hommes forts et heureux . . . Plus tard, on pouvait voir le petit ramoneur, sauvé du péril, monter à l'autel à son tour, et bénir l'initiateur, l'ange de sa vie . . .

Ce jour-là ils furent quittes. Le salaire, le salaire du cœur, fut intégralement payé.

Et tous deux, le jeune et le vieux, comprirent que le don de soi-même vaut mieux que les plus brillants, discours, et que, pour la jeunesse, pour une carrière, pour une vie d'homme, rien ne vaut le don de Dieu, renfermé dans la charité d'une caresse! . . . (*Comte de Mun.*)



Bibliographie



— *Le Saint de Toulouse. Vie du P. Marie-Antoine, capucin*, par le R. P. Ernest-Marie de Beaulieu, des Capucins de Limoilou. Beau volume de 700 pages grand in-8°, illustré de 60 gravures.

En vente, au prix de \$1.75, à la Librairie Garneau, 6, rue de la Fabrique, Québec.

Une grande figure d'apôtre nous est révélée par le T. R. P. Ernest-Marie, vicaire provincial des Frères Mineurs Capucins du Canada, dans un magnifique volume illustré, dont l'apparition a été saluée en France comme un événement.

C'est que le héros de ce livre, un missionnaire taillé à l'antique, un saint à miracles, le Capucin le plus populaire des

temps modernes, était connu partout ; de son vivant même, le nom du P. Marie-Antoine apparaissait entouré d'une auréole de légende. On savait que son zèle avait des industries étranges, qu'il ne reculait devant aucun obstacle et qu'il était capable de toutes les prouesses pour convertir les âmes ; on ne comptait plus les bons tours joués par lui aux francs-maçons, aux protestants et au diable lui-même. Sa lettre à Combès le persécuteur, n'avait-elle pas fait le tour de la presse, dans le monde catholique tout entier ? Son nom n'était pas inconnu au Canada, où bien souvent il avait vécu par la pensée avec ses frères en religion, enviant leur bonheur de cultiver cette terre de choix. Mais lui était fait pour la lutte et pour la conquête, travaillant de préférence, même à Lourdes, un des principaux théâtres de son zèle, à la conversion des mécréants et des hérétiques. Combien de nos voisins américains lui doivent d'avoir trouvé la vraie foi !

Mais si le côté anecdotique est intéressant, la vie tout entière, qui est celle d'un saint, nous montre à l'œuvre les vertus les plus héroïques, et nous fait assister à un incessant combat, qui se termine par le poignant martyre de l'abandon, de la misère et de la mort, dans un couvent spolié.

Le Saint de Toulouse, s'est-on plu à redire, revit dans cet ouvrage, avec son originalité et ses charmes, les saillies de son esprit, les hardiesses de son zèle, les merveilles de sa sainteté. Cette vie où l'on s'édifie, où l'on rit, où l'on pleure, a l'intérêt d'un roman. Aussi a-t-elle reçu les plus flatteuses approbations et du Général de l'Ordre et de plusieurs évêques de France.

— EN HIVER, par JEAN DES TOURELLES. In-12, 1. fr. 50. — P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6^e).

Un prélat très connu disait un jour : « Quand on parle de Jean des Tourelles, on se le représente volontiers sur un observatoire du haut duquel il découvre, pour les signaler, toutes les erreurs et toutes les hypocrisies de notre époque. »

On ne pouvait pas mieux définir l'œuvre entreprise par cet écrivain, dont les livres se trouvent maintenant entre toutes les mains. Ses réfutations n'ont rien d'aride. Il les met sous forme d'histoires finement écrites, qu'on lit toujours avec plaisir et qui laissent au lecteur la satisfaction de tirer une conclusion toujours utile.

Le succès de ses précédents ouvrages garantit celui de son nouveau volume : *En Hiver*. On y retrouvera les mêmes qualités de fond et de forme que dans ses aînés.

Voulez-vous affermir dans le bien une âme vacillante, ou faire pénétrer quelques rayons de vérité dans un esprit enténébré ? Passez-leur ce livre. On le dévorera. On vous remerciera. Surtout on sera meilleur.

Il ne coûte pas cher et il vaut son pesant d'or. Essayez et vous verrez.

— M. LOISY ET LA CRITIQUE DES ÉVANGILES, par F. JUBARU, S. J. In-12 écu, 0. fr. 60, *franco*, 0. fr. 70.—P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6^e).

Nul n'ignore aujourd'hui les procédés de M. Loisy, dans la critique des Évangiles. Ses singulières façons, le sans-gêne de ses hypothèses, la fantaisie de son exégèse ont été signalés, dénoncés, en des livres copieux, en de fortes études par de savants Maîtres. Le Père Jubaru ajoute aujourd'hui son nom, un nom connu, à la liste de ces doctes témoins.

Son opuscule, reproduction de deux articles récents parus dans la *Civiltà Cattolica* de Rome, dont la haute autorité ne fait aucun doute pour les personnes bien informées, ne fera pas double emploi avec les travaux antérieurement publiés : l'auteur est personnel, original même, mérite enviable en un tel sujet. Finement, impitoyablement, le Père Jubaru fait savoir à Monsieur Loisy qu'à défaut de conceptions originales il aime à s'approprier les nouveautés allemandes. Très documenté sur les palinodies et les vicissitudes de l'exégèse allemande, l'auteur n'a pas de peine à convaincre Monsieur Loisy de ses emprunts, de ses retards aussi, car, pour sa confusion, son dernier ouvrage « Les Évangiles Synoptiques » avait vieilli avant de paraître. La brochure du Père Jubaru prouve sobrement, mais à bon escient, que M. Loisy, au lieu d'être un historien, n'a été depuis longtemps qu'un « idéologue moderniste » entraîné par le désir d'adapter au goût du jour non seulement l'Église, mais l'histoire. Ce sera longtemps un problème de psychologie et d'histoire tout ensemble de savoir comment cet homme a pu passer en France, auprès d'une clientèle obstinée d'adulateurs, pour le chevalier et le parangon de la Critique.